

## Épistolarité et narration dans *Aline et Valcour*

Mladen Kožul  
Faculté des Lettres, Zagreb

Deux formes narratives d'*Aline et Valcour* de Sade, la lettre et l'autobiographie, longtemps séparées l'une de l'autre par la répartition du roman en deux parties autonomes, sont considérées dans cet article comme figurant les deux champs discursifs et sémantiques centraux du roman. En établissant des rapports mutuels complexes, elles représentent des forces textuelles et historiques hétérogènes qui mettent en forme *Aline et Valcour* et qui s'avèrent d'une importance décisive pour sa signification.

Cet article se propose d'étudier la fonction de la forme épistolaire et la part assignée à cette forme telle qu'elle se présente dans *Aline et Valcour*. Souvent considérée par la critique comme un aspect marginal de ce roman, elle se trouve ici envisagée en noeud central dans le réseau de ses diverses significations, tant textuelles qu'historiques.

De ce point de vue, la spécificité d'*Aline et Valcour* réside dans le fait que le texte met en oeuvre deux formes narratives distinctes, quoiqu'enchevêtrées: la lettre et l'autobiographie. Représentant les conflits (inter)textuels, politiques, économiques et discursifs, ces deux formes narratives entraînent chacune un type particulier de la figuration de l'espace.

La forme traditionnellement codifiée du roman épistolaire et la façon dont celle, également codifiée, de l'autobiographie lui est subordonnée, assurent l'unité du texte tout en révélant l'impossibilité de jamais l'atteindre.

### La critique sur *Aline et Valcour*

La domestication d'*Aline et Valcour* passe par quelques jugements traditionnels de la critique sadiste qui empêchaient d'apercevoir le caractère ambigu et conflictuel, à savoir subversif, de ce roman. Il est bien à propos de les survoler.

Les plus influents remontent à l'oeuvre critique de Gilbert Lely.

Tout comme *La nouvelle Justine et Juliette*, *Aline et Valcour* est condamné à la destruction le 19 mai 1815 par la Cour royale de Paris. Selon Gilbert Lely, moins en raison de son immoralité que de la hardiesse des théories sociales qu'il contient.<sup>1</sup> Ce jugement a entraîné deux conséquences qui sont toujours d'actualité, même encore maintenant.

D'abord, le jugement porté par G. Lely sur l'importance des théories sociales faisait que la majorité des articles traitant d'*Aline et Valcour* étaient consacrés aux trois systèmes politiques avancés par Brigandos, Zamé et Ben Maâcoro. La critique s'est accordée sur l'intérêt majeur de la présentation de ces trois systèmes.

Ensuite, en détachant *Aline et Valcour* d'immoralité, le jugement de Lely semble être à l'origine de regrets assez souvent exprimés sur la méconnaissance de la valeur littéraire qui devrait être accordée au roman. La réserve dont souffre *Aline et Valcour* est due à son aspect rassurant, cas unique chez Sade. *Aline et Valcour* est pourtant loin d'être rassurant. Mais il est vrai qu'à l'inverse de ses autres livres (exception faite des *Crimes de l'amour*), Sade revendiquait *Aline et Valcour*, se flattait même d'en être l'auteur, et semblait ainsi lui donner droit de cité.

Cependant, bien qu'il soit quasi impossible de tenir compte de la totalité de la critique sadiste, il suffit d'un regard jeté sur quelques bibliographies méticuleusement dressées pour s'apercevoir qu'*Aline et Valcour* y passe mal, tandis que d'autres ouvrages de Sade, en apparence bien plus difficilement admissibles dans le canon de la littérature française y sont bel et bien ancrés, à en juger par le nombre d'articles critiques qui y sont consacrés.

Quoi qu'il en soit, *Aline et Valcour*, publié en 1795, n'a été réimprimé qu'une seule fois pendant tout le dix-neuvième siècle. Et pendant le vingtième, jusqu'à ces jours-ci, encore six fois. Somme toute, sept fois en près de deux cents ans. Assez peu pour un ouvrage censé être essentiellement canonique.

Une deuxième opinion de Gilbert Lely a des conséquences plus graves.

Sur les quatre tomes du roman, le deuxième et le troisième comprennent l'«Histoire de Sainville et de Léonore». Cette partie du texte se présente sous une forme autobiographique. Les deux autobiographies sont rapportées par Détéville, un des épistoliers,\* dans deux lettres énormes, à son ami Valcour. Le début de l'«Histoire de Sainville et de Léonore» est accompagné d'une note comminatoire de l'auteur, complètement dépourvue de cette politesse seigneuriale dont Sade seul sait montrer la cruauté naïve:

Le lecteur qui prendrait ceci pour un de ces épisodes placés sans motif, et qu'on peut lire ou passer à volonté, commettrait une faute bien lourde.<sup>2</sup>

Nonobstant cet avertissement, dans sa *Vie du Marquis de Sade*, G. Lely exprime l'avis selon lequel «la vaste composition littéraire et philosophique d'*Aline et Valcour*

1. G. Lely, *Vie du Marquis de Sade*, Paris, 1982, p. 556. Première édition 1965.

\* Dépourvu de toute connotation ironique, «l'épistolier» est employé dans cet article pour désigner un personnage du roman qui écrit les lettres et qui communique par lettres.

2. *Aline et Valcour*, J. J. Pauvert 1963, II, p. 7. Cette édition reprend, par ses quatre volumes, la répartition originale du roman en quatre tomes.

renferme positivement deux ouvrages: a) le roman proprement dit, et b) le voyage autour du monde de Sainville à la recherche de son épouse Léonore et les aventures de la jeune femme reliés artificiellement au sujet principal».<sup>3</sup> La séparation plus ou moins stricte d'*Aline et Valcour* en deux parties autonomes persiste au moins jusqu'en 1976, où Béatrice Didier écrit dans la préface de l'édition de poche que «la moitié du roman est constituée par cet autre roman qu'est 'L'histoire de Sainville et Léonore', si autonome que certains éditeurs ont publié cet épisode à part, et nous avons nous-mêmes adopté cette solution».<sup>4</sup>

Ainsi, les deux formes narratives d'*Aline et Valcour*, la lettre et l'autobiographie, se trouvaient séparées l'une de l'autre et présentées comme deux ouvrages distincts. Par conséquent, leurs rapports réciproques et les significations qui en découlent ne pouvaient pas être abordés ainsi qu'ils le méritent.

### La lettre dans *Aline et Valcour*

Tout comme l'oeuvre de Sade reste heureusement irréductible aux commentaires qu'elle suscite, l'épistolarité d'*Aline et Valcour* reste irréductible à celle de la tradition épistolaire du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les virtualités de la forme épistolaire traditionnelle remplissent des fonctions particulières dans *Aline et Valcour*, seul roman par lettres de Sade. Ces virtualités découlent de la lettre en tant que forme d'écriture et moyen de communication.

N'existant qu'en fonction de la distance temporelle et spatiale qui sépare les interlocuteurs, avant de signifier quoi que ce soit par ses mots, la lettre signale la distance, la séparation de celui qui écrit. Mais l'abolition de ces intervalles abolirait justement la lettre qui en apparence ne vise à rien d'autre qu'à préparer le contact immédiat, une lettre étant toujours une tentative de communication avec autrui malgré l'absence. Cette tentative oriente la lettre vers le récepteur du message, surtout par des interactions verbales dialogiques, telles que: déclarations d'amour ou de haine, avertissements, plaintes, promesses, etc. L'épistolier fait voir qu'il modèle son discours selon la connaissance qu'il a du caractère ou des réactions prévues de son correspondant.

Orientation vers soi – orientation vers l'autre, absence – présence imaginée, monologue – dialogue: c'est dans l'espace entre ces deux pôles que se situent et se développent les significations apportées à un texte littéraire par le discours épistolaire; formellement, c'est de son statut ambigu que proviennent les ressources littéraires particulières au genre. *Aline et Valcour* les emploie pleinement.

Dans une littérature mondaine du dix-huitième siècle, la lettre est aperçue comme prolongeant les rapports sociaux. Ainsi s'unissent, dans un discours épistolaire déterminé par le contexte historique, le dire social, cérémonialisé, avec le sujet individuel de l'énonciation. Par conséquent, la distance entre le destinataire et le

3. G. Lely, *op. cit.*, p. 556.

4. *Aline et Valcour*, Le livre de poche, Paris, 1976, p. 7.

destinataire, constitutive de la lettre, porte toujours la trace d'un commerce social strictement codifié. La séparation initiale des épistoliers que l'on trouve dans maints romans épistolaires, motivée bien souvent par l'interdit de la famille, peut être comprise comme figurant l'exigence de la lettre en tant que forme d'écriture. L'absence exigée pour l'échange épistolaire insère de l'espace social entre les différentes réalités, les séparant l'une de l'autre. Cette distance est à la fois créée et maintenue, tout comme assujettie à une tentative d'abolition, par les seuls moyens offerts ou refusés à ces fins par la codification sociale du commerce épistolaire. Dans le temps qui s'écoule entre l'envoi et la réception d'une lettre s'inscrit un certain temps postal, tout comme s'inscrit, dans l'espace séparant les interlocuteurs que doit parcourir la lettre, l'espace social qui régit la communication épistolaire et que celle-ci structure à son tour. L'espace social lui-même figure alors les rapports entre les multiples espaces sensibles, moraux et politiques.

Un tel espace, créé et représenté par l'échange épistolaire, c'est ce que j'appellerai «l'espace épistolaire». Les points fixes qui le définissent sont d'abord géographiques et topologiques: les lieux où les lettres sont écrites et lues. Dans *Aline et Valcour*, ce sont les habitations parisiennes des Blamont, de Déterville, de Valcour, de Dolbourg; à la campagne, le château de Blamont, et le château de Mme de Blamont, Vertfeuille.

Ensuite, ces points topologiques sont liés à une hiérarchie de valeurs à la fois culturelles et sociales, telles que: amour pur, sensibilité, bienfaisance, humanité, sociabilité, honnêteté. Dans le roman, les épistoliers proprement dits embrassent ces valeurs qui, à leur tour, motivent – d'une façon ambiguë, comme c'est toujours le cas chez Sade – la conduite des épistoliers en tant que personnages du roman. Ainsi, ce type d'espace représente une couche sociale et culturelle de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Grâce à ses aspects culturels, l'épistolarité d'*Aline et Valcour* se présente comme une conception narrative du monde, qui définit le «je» énonciatif et son entourage physique et social par son énoncé et vice versa. C'est ainsi que la lettre, telle qu'elle se présente en tant que forme narrative dans *Aline et Valcour*, peut être considérée comme une déclaration morale et idéologique.

## De l'espace épistolaire à l'espace colonial

La forme épistolaire d'*Aline et Valcour* est littéralement et symboliquement cassée en deux par l'irruption des deux récits autobiographiques que comporte «L'histoire de Sainville et de Léonore». Cette partie du texte, à savoir la moitié du roman, se présente en guise de récit au second degré dont le narrateur est Déterville relatant, dans deux lettres qu'il écrit à Valcour, les histoires autobiographiques narrées par Sainville et Léonore à Vertfeuille. En tant que récit au second degré, l'histoire de Sainville et de Léonore entre en rapport avec celle d'Aline et Valcour, qui appartient à un degré immédiatement inférieur, du récit épistolaire.

Marquant l'irruption du récit autobiographique dans la suite du discours épistolaire, ce changement de niveau narratif marque aussi l'irruption d'un autre type d'espace dans l'espace épistolaire. Au niveau de l'histoire d'*Aline et Valcour*, il s'agit de

l'irruption de deux conteurs de récits autobiographiques, Sainville et Léonore, dans le château de Vertfeuille, lieu central de la production des lettres qui font le texte du roman.

Cet autre type d'espace est introduit dans le roman par le contenu narratif des histoires autobiographiques que Sainville et Léonore racontent à Vertfeuille. La structure et la signification de l'espace épistolaire, tout comme sa capacité de régir la vie des personnages d'une façon rassurante se trouvent soudain compromises. Ce qui est surtout compromis, c'est l'existence d'un espace social homogène.

Dans l'«Histoire de Sainville et de Léonore», Sainville raconte son voyage autour du monde, entrepris pour rechercher Léonore qui lui a été ravie. Ensuite, Léonore raconte ses propres aventures. L'espace introduit par ces deux histoires représente une réalité globale, économique et politique dont les points fixes sont séparés par des distances géographiques, politiques, économiques, morales et culturelles sans commune mesure avec celles séparant les points fixes qui définissent l'espace épistolaire. Par conséquent, il n'y a plus de commune mesure entre les valeurs sociales et morales qu'embrassent les conteurs des autobiographies et celles qu'embrassent les épistoliers.

La caractéristique principale des voyages de Sainville et de Léonore est leur parcours colonial dont les points topologiques et culturels définissent l'espace qui y est représenté. Il s'agit de la réalité historique du mouvement de colonisation, entrepris par les pays européens dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>5</sup> Ils voyagent par mer et par terre, traversent déserts et rivières, découvrent différentes langues et différentes cultures, concluent et rompent des alliances. Leur itinéraire passe par Venise, Constantinople, Malte, le Maroc, pour arriver à des possessions portugaises, anglaises et hollandaises, au plus profond de l'Afrique Noire.

Ces deux types d'espace représenté, tout comme deux formes narratives, se trouvent à la fois opposés et mis en rapport par le seuil narratif: de ce point de vue, leur rapport est celui qui unit le récit métadiégétique au récit premier dans lequel il s'insère.<sup>6</sup>

Le rapport d'analogie entre deux récits d'*Aline et Valcour* est souvent signalé par la critique: à l'histoire amoureuse d'Aline et Valcour correspond celle de Sainville et Léonore. Mais il existe entre deux récits un rapport plus important: celui d'explication.

Le destin tragique d'Aline et de Valcour est causé par le pouvoir historique et discursif des colonisateurs et conteurs des autobiographies que sont Sainville et Léonore. La distance temporelle et spatiale constante, qui structure l'espace épistolaire et les rapports amoureux entre Aline et Valcour, se transforme. Le roman s'ouvre brutalement à l'irruption d'une diversité de continents, de langues et de cultures selon les étapes d'un parcours colonial: à l'immobilité succède le mouvement, à la sédentarité, l'errance, à la domestication, la colonisation. Cet espace colonial sépare à jamais Aline de Valcour, tandis que le discours autobiographique colonise le discours épistolaire du

5. Sur le mouvement de colonisation dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, voir P. Chaunu, *La France*, Paris, 1982. Selon P. Chaunu, la France retient les bénéfices presque exclusivement de la plus grande entreprise coloniale au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cf. p. 299.

6. Sur le récit métadiégétique et ses relations avec le récit premier, voir G. Genette, *Figures III*, Paris, 1972, p. 241.

roman, et que, au niveau du contenu narratif, l'«Histoire de Sainville et de Léonore» se greffe entre Aline et Valcour.

Par le truchement des valeurs culturelles qu'il entraîne, l'espace social divisé en parts hétérogènes par l'itinéraire colonial de Sainville et Léonore se révèle structurant pour l'expérience personnelle d'Aline et de Valcour, et ceci, à leur insu: pour eux, qui encodent leur expérience en termes de vertu, religion, honnêteté, bienfaisance et sensibilité, les malheurs qui les accablent ne peuvent être que les châtiments du ciel.

## **Le faire et le dire: la colonisation économique et la colonisation discursive**

### **I. Les colonisateurs dans le miroir des épistoliers**

La fonction explicative qui unit ces deux récits et qui attribue à leur relation une signification décisive est opérée par le truchement des valeurs morales, politiques et discursives qui opposent ou unissent les personnages du roman. Comme c'est toujours le cas dans le roman épistolaire, chaque personnage se fait connaître davantage par son propre énoncé que par celui des autres.

Sainville et Léonore sont étrangers aux épistoliers, comme la forme narrative qu'ils utilisent l'est au discours épistolaire de ceux-ci. Le récit métadiégétique, constitué par deux autobiographies, est relaté par l'instance narrative intradiégétique centrale du roman, Déterville. Le discours épistolaire de Déterville se trouve ainsi envahi par l'autobiographie.

Régulièrement chargé des commentaires idéologiques, Déterville juge Sainville et Léonore selon la hiérarchie des valeurs propre aux épistoliers d'*Aline et Valcour*. Ses commentaires à propos de Léonore et de son histoire sont particulièrement nombreux et éloquents.

Soudain et tardivement arrivés à Vertfeuille, tous deux ont une certaine allure qui paraît étrangère à la petite compagnie des épistoliers qui y sont rassemblés. Leur porte-parole est Déterville:

Elle a le ton gracieux et poli, sans doute, l'air de l'excellente éducation; mais en l'examinant un peu mieux, on voit qu'il y a plus d'art que de nature dans ce qui lui donne les dehors de la bonne compagnie. Ses manières sont étudiées, ses gestes arrangés, sa prononciation belle, mais affectée; elle est compassée dans ses mouvements, et au travers de tout cela, cependant, on trouve de la candeur et de la modestie. Le jeune homme est d'une très jolie figure, brun, un peu hâlé, lestement fait, de très beaux yeux, les cheveux superbes; son ton est moins maniéré que celui de la personne qui l'accompagne, mais on voit qu'il connaît celui du monde, et qu'il a tout ce qu'il faut pour y réussir.<sup>7</sup>

Une fois racontées, les histoires autobiographiques de Sainville et de Léonore entraînent la suite des commentaires de Déterville, portant indifféremment sur les protagonistes-narrateurs. Grâce à l'aide du comte de Beaulé, vieil ami de Mme de

7. *Aline et Valcour*, I, p. 271.

Blamont, ils devraient obtenir une fortune immense, faite des lingots de Léonore confisqués par l'Inquisition et de l'héritage de la famille de Kerneuil. Déterville se demande s'ils en sont dignes, et ne tarde pas à répondre:

Lui, je le crois, elle, je ne te cache point qu'elle ne m'a pas autant séduit que son époux [...] il est certain d'abord qu'elle a perdu tous les sentiment religieux qui devaient lui avoir été suggérés dès l'enfance; [...] elle s'est opiniâtement refusée à des exemples généraux de piété; [...] elle ne croit en rien, mon ami, j'en suis sûr; [...] Examinons-nous ses vertus; je ne vois pas qu'elle ait même adopté toutes celles dont les brigands qu'elle a fréquentés lui ont donné des exemples; [...] son âme ... n'admet en aucune manière les délices de la bienfaisance; tous les sentiments qui naissent de l'âme sont chez elle plus maniérés que sentis, et ... peut-être y démêlerait-on beaucoup de cruauté.<sup>8</sup>

Déterville préfère Sainville puisque quelques traits du caractère de celui-ci l'apparentent aux valeurs des épistoliers. Qui plus est, en recherchant Léonore, Sainville croit rechercher une amante pure et chaste, qui ressemble à Aline.

Par conséquent, Sainville n'est pas le colonisateur typique. Au cours de son tour du monde, il est censé prendre part aux voyages de découvertes, à l'instar de Cook. C'est parce que «tout ce qui la concerne la différencie trop essentiellement des descriptions de Cook», que Sainville «nous arrête un instant» sur l'île de Tamoé, où règne le sage Zamé. Tamoé est annoncée comme sa «singulière découverte».<sup>9</sup>

Mais manquant de verve colonisatrice, dans l'histoire qu'il raconte, Sainville est plutôt l'observateur que l'acteur, ou tout au moins il en est moins l'acteur que ne l'est Léonore dans sa propre histoire. En tant que narrateur, Sainville représente le degré le moins fort de la narration homodiégétique,<sup>10</sup> ce qui le rend plus adéquat pour la présentation de deux systèmes politiques et moraux opposés, celui de Zamé et celui de Ben Maâcoro. Et bien qu'il prenne pour argent comptant que Zamé parle français et qu'il se comporte en homme honnête et sensible, éduqué en France et ayant l'esprit de famille, Sainville est enclin à faire siennes les opinions de Zamé. Par contre, un colonisateur imposerait plutôt ses propres opinions et ses propres valeurs.

Même sa recherche souffre de sa partielle incompatibilité avec l'espace colonial. Au cours de sa recherche, il se trouve, à son insu, et par trois fois, tout près de Léonore. La première fois, Léonore est enfermée dans un cercueil, secrètement transportée, pendant la nuit, à Istanbul; la deuxième fois, à Butua, elle est rendue par lui-même au barbare tyran africain Ben Maâcoro comme esclave sexuelle; la troisième fois, elle est laissée, encore par lui-même, à la grâce de l'Inquisition. Un amant galant tel que Sainville n'est pas en état de s'apercevoir de telles possibilités, pourtant tout à fait vraisemblables dans le monde des entreprises coloniales.

Il en est tout autrement avec Léonore, et Déterville s'en aperçoit aussitôt. Pour le compte des Portugais, c'est avec ardeur qu'elle prend part à la colonisation, et cela moyennant le discours amoureux, celui du code épistolaire.

8. *Ibid.*, IV, p. 11.

9. *Ibid.*, II, p. 173.

10. Le récit homodiégétique est celui où le narrateur est présent comme personnage dans l'histoire qu'il raconte. Mais cette présence a ses degrés. Genette remarque que tout se passe comme si le narrateur dans son récit ne pouvait être que vedette ou simple spectateur. La première variété représente le récit autodiégétique. Chez Sade, ce type est toujours réservé pour ses héroïnes: Justine, Juliette, Léonore. La force qui découle de l'unification de l'action à l'énonciation n'est qu'épisodiquement assignée à un homme. Cf. G. Genette, *Figures III*, p. 253.

Le chef d'un établissement portugais à la frontière de l'Angola – pays où les Portugais ont mené la campagne colonisatrice tout au long du dix-huitième siècle – veut construire une suite de forts à travers les terres, mais le peuple avec lequel il lui faut des alliances pour y réussir est celui de Butua; ce peuple étant très guerrier et plus fort que les Portugais, il leur est impossible d'en venir à bout par les armes; il ne reste que la politique et la ruse. Léonore y est engagée: moyennant l'empire qu'elle aurait acquis sur Ben Maâcoro par sa beauté et par des promesses d'amour, elle obtiendra la permission de construire des forts.

À deux doigts d'être attaquée par le tyran, elle juge approprié d'utiliser sa connaissance du discours de l'amour socialisé:

- Retarde des plaisirs brutaux, pour apprendre à en connaître de délicats; ils dureront autant que ta vie, ils en feront le charme...
- Et quels sont ces plaisirs que tu me promets...?
- Ceux de l'âme, les plus doux de l'homme, les seuls réellement faits pour son bonheur... Je t'aimerai.<sup>11</sup>

C'est sa façon de dire qui l'emporte:

- ... si tu m'écoutes, si tu mérites d'être aimé de moi, je te rendrai plus fortuné qu'un dieu.
- Ta voix a beaucoup de puissance sur mon âme; tes yeux la brûlent à mesure que tes paroles y pénètrent... et tes discours sont comme le miel...<sup>12</sup>.

Et c'est par cette voie que la colonisation se fait:

Enfin l'empereur était amoureux; il ne se conduisait plus que par mes conseils, il ne prenait même plus aucune résolution relative au gouvernement de ses États, sans me demander mon avis. Dès que je le sentis à ce point, j'entamai la négociation; je lui fis sentir l'avantage qu'il devait retirer de l'amitié des Portugais; qu'ils ne désiraient que la facilité de commercer, et d'établir le fil de communication avec leurs compatriotes de la côte occidentale du continent. [...] Il se rendit sans difficulté, et m'accorda tout ce que je voulais.<sup>13</sup>

C'est au cours de leurs voyages, au cœur de l'espace colonial qui y est représenté, que Sainville, et surtout Léonore, sont devenus ce qu'ils sont. Déterville croit que Léonore a perdu tout sentiment religieux au cours de ses aventures, et que les gens qu'elle a fréquentés dans ses voyages lui ont bien plus nui que toutes les lectures qu'elle aurait pu faire avant.<sup>14</sup>

La richesse de Sainville et de Léonore et leur statut social proviennent aussi de leur parcours colonial. La connaissance et la maîtrise d'un autre espace que celui de la sociabilité épistolaire sont communs à Sainville et Léonore, jugés différents par Déterville.

## II. Groupes de personnages et personnages servant de «relais»

L'ampleur de la scène romanesque et la mobilité apportées à *Aline et Valcour* par les voyages de Sainville et Léonore sont apparemment opposées à la clôture de l'espace dans *Les cent vingt journées de Sodome*, écrit peu avant. Mais dans *Aline et Valcour*, le

11. *Aline et Valcour*, III, p. 137.

12. *Ibid.*, III, p. 138. C'est moi qui souligne.

13. *Ibid.*, III, p. 147-8.

14. *Ibid.*, IV, p. 9.



voyage remplit la même fonction que remplit le rétrécissement de l'espace dans *Les cent vingt journées de Sodome*: celle de l'exclusion. Au lieu d'être enfermés, ceux dont l'éthique est socialement inadmissible sont simplement placés ailleurs – dans ce monde hétérogène, dynamique et étrange de la colonisation.

Tout comme les quatre libertins des *Cent vingt journées de Sodome*, les colonisateurs d'*Aline et Valcour* sont à même de maîtriser non seulement chaque espace dans lequel ils se trouvent, mais encore les discours qui y appartiennent; au cours de son entreprise coloniale en Afrique, Léonore utilise sa connaissance du discours épistolaire.

Les personnages du roman ne sont pas simplement répartis selon leur type d'énoncé et d'espace représenté par ces énoncés. Ceux qui jouent le rôle de «relais» entre ces deux groupes ont une importance particulière puisque, en désignant les points d'interaction entre deux discours, ils désignent les points d'interaction entre deux types d'espace, deux éthiques, deux codes culturels, deux réalités historiques.

Comme nous avons vu, Sainville est un personnage de ce type. De même pour le comte de Beaulé, qui n'appartient pas complètement aux épistoliers, bien qu'il se trouve parmi eux à Vertfeuille. Comme Sainville et Léonore, il parle, mais n'écrit pas, et sa position narrative tout comme politique reste en quelque sorte coextensive à celle de Sainville et Léonore. En personnage influent, «commandant dans l'Orléanais et lieutenant-général des armées», il interviendra pour eux auprès du ministre. Quant à Déterville, en raison de sa fonction formelle qui la place au point de convergence de la forme épistolaire et biographique, il entre aussi, bien malgré lui, dans cette catégorie de personnages.

Mais le plus important est M. de Blamont, libertin sadien typique, père à la fois d'Aline et de Léonore, colonisateur et père de la famille des épistoliers. Du fait qu'il existe deux hiérarchies de valeurs, l'une propre à l'espace colonial, l'autre propre à l'espace épistolaire, la première exerce son pouvoir économique et discursif – meurtrier – sur l'autre, et ce faisant, fait mourir Aline, Valcour et Mme de Blamont, épistoliers proprement dits du roman. C'est M. de Blamont – héros sadien par excellence – qui, en déployant ses procédés colonisateurs, exerce ce pouvoir.

M. de Blamont écrit des lettres, ce qui le ferait ranger parmi les épistoliers. Mais dans son cas, c'est un simple déguisement, puisqu'il n'écrit pratiquement qu'à son double, Dolbourg. En plus, bien que mis en forme par la lettre, son discours est complètement extérieur à la signification qu'a cette forme narrative dans *Aline et Valcour*. Cette situation de discours est analogue à celle de Sainville et Léonore: M. de Blamont, qui écrit des lettres dont le contenu échappe à l'épistolarité est faux épistolier, tandis que Sainville et Léonore parlent, mais n'écrivent pas, bien que leurs autobiographies soient relatées par Déterville, sous forme épistolaire. De ce fait, si M. de Blamont est un faux épistolier, ils sont de leur côté encore plus extérieurs à l'épistolarité.

Déguisé en épistolier, M. de Blamont est en état d'introduire dans l'espace de la sociabilité épistolaire les procédés colonisateurs caractéristiques du récit second qu'est l'«Histoire de Sainville et de Léonore».

D'une part, au niveau des stratégies discursives, les procédés introduits par M. de Blamont visent à contaminer deux discours différents, à coloniser le discours épistolaire

par les valeurs qui lui sont étrangères, à les déplacer et à les utiliser pour parvenir à ses fins et satisfaire ses désirs.

Dans la première lettre à son double Dolbourg, M. de Blamont utilise le discours colonisateur pour désigner leur plan; il s'agit d'envahir un certain territoire social dont la codification morale s'oppose à ses désirs, qui ne font qu'un avec ses intérêts:

Si tu ne t'y prends pas mieux que cela, cependant, je crains que nous ne soyons réduits à emporter la citadelle d'assaut. Je t'aiderai à la battre en brèche, et pendant que tu formeras tes attaques, je te ménagerai des auxiliaires. Il arrive souvent que quand on a l'intention de se rendre maître d'une ville, on est obligé de s'emparer des hauteurs... on s'établit dans tout ce qui commande, et de là on tombe sur la place sans redouter les résistances... *Enfin la campagne s'ouvre... les amazones s'arment... les sauvages vont les attaquer... Nous verrons qui la victoire couronnera...*<sup>15</sup>

Le président de Blamont maîtrise tout aussi bien le discours de la décence et la tendresse conjugale. Il en use pour «réussir dans la campagne», disant à sa femme, bien qu'en train de l'empoisonner:

...j'écarte avec tant de soin tout ce qui peut faire naître quelque trouble entre nous, je désire si vivement de réparer mes anciennes erreurs, que vous devez me pardonner ce petit mystère, en faveur du désir extrême que j'ai de conserver votre estime. Il n'en est point dont je suis si sincèrement jaloux... C'est que peu de femmes réunissent à tant de grâces... à des attraits si divins, des vertus aussi rares... Me brouiller avec vous... moi?<sup>16</sup>

D'autre part, au niveau de l'histoire d'*Aline et Valcour*, la colonisation de l'espace épistolaire entreprise par M. de Blamont vise deux buts.

Le premier est sa propre fille, Aline; en d'autres termes, la colonisation vise à envahir l'espace de la décence familiale. Paradoxalement, c'est dans la mesure où M. de Blamont appartient à l'espace épistolaire, celui de sa famille, que son entreprise coloniale prend l'aspect d'un désir incestueux. Aline ne peut sauver son territoire qu'en l'anéantissant; elle met fin à ses jours.

Deuxièmement, moyennant l'enlèvement et l'échange d'enfants, il vise à brouiller les rapports immédiats entre Léonore et sa mère, Mme de Blamont. Il y réussit: le décalage familial entre Léonore et sa mère devient décalage discursif et économique; ayant vu Mme de Blamont donner l'aumône aux pauvres venant implorer ses secours, Léonore en badine et refuse de l'imiter. Mme de Blamont lui en demande le motif.

C'est parce que j'ai été malheureuse moi-même... que j'ai vu qu'on pouvait améliorer son sort sans avoir besoin des autres. (...) Vous avez cent louis, je le suppose, à jeter aujourd'hui par la fenêtre: un bijou s'offre d'un côté, un malheureux arrive de l'autre; après avoir balancé un instant, vous renoncez à posséder le bijou, et vous soulagez de cet argent l'homme qui vient vous implorer; croyez-vous avoir fait une belle action? (...) En payant le bijou, vous entreteniez l'industrie, vous encouragez les arts; en préférant l'aumône, vous n'avez fait qu'un fainéant, un ingrat ou un libertin qui, s'il ne trouve plus demain de bourse ouverte comme la vôtre ira le jour d'après se les faire ouvrir à coups de poignard.<sup>17</sup>

«Cette insensibilité est affreuse», répond Mme de Blamont et ajoute, pour convertir sa fille, un long plaidoyer en faveur de religion, bienfaisance, sensibilité et vertus où il y avait, selon Déterville, «et l'éloquence qui entraîne, et la sensibilité qui séduit»; néanmoins, le résultat est maigre. Léonore l'embrasse froidement et répond sur un ton

15. *Ibid.*, I, p. 62-3. C'est moi qui souligne.

16. *Ibid.*, IV, p. 67.

17. *Ibid.*, IV, p. 17.

sèchement poli. Ayant vu que «les étincelles ardentes de son cœur n'avaient rien allumé dans celui de sa fille»,<sup>18</sup> Mme de Blamont saisit le bras d'Aline en pleurant, et toutes deux s'éloignent. Défaites, dirait-on, et comme quittant la scène des vivants.

Nonobstant les positions discursives, économiques et politiques opposées de Léonore et sa mère, elles restent les membres de la même famille: l'espace colonial n'est pas seulement entremêlé d'espace épistolaire, mais sa structure et ses valeurs en découlent, modifiées et transformées, comme l'entreprise coloniale du XVIII<sup>e</sup> siècle découle de la structure sociale dynamique des dernières décennies de l'Ancien Régime. Mais ce nouvel ordre social et moral, créé par l'entreprise coloniale, restructure à son tour l'espace duquel il est né.

### III. La prise achevée

L'affrontement économique et discursif entre Léonore et sa mère révèle l'affrontement encore plus violent de deux façons d'être par rapport au plaisir. Toute l'énergie érotique et productive est du côté des colonisateurs, des non-épistoliers, de ceux qui discutent abondamment, débordant le cadre épistolaire par la force de leur énonciation; de l'autre côté se situent ceux qui meurent de ne pas affirmer leurs désirs, qui veulent, telle Mme de Blamont, émonder l'impulsion énonciative au profit des règles de la décence. Mme de Blamont s'oppose même au projet de faire narrer Sainville et Léonore. Et si elle avait eu la force et les moyens pour s'y opposer d'une manière inébranlable, pour leur ôter le droit à l'énonciation, elle en aurait eu assez pour sauver sa vie et celle de sa fille. Mais la compagnie de Vertfeuille aime les histoires, évidemment sans savoir leur force.

Il serait simplificateur de soutenir que toute l'énergie se trouve du côté de la bourgeoisie, tandis que c'est l'aristocratie qui se montre irrémédiablement défaillante. Il est impossible de répartir les significations textuelles d'*Aline et Valcour* selon un tel clivage; mais il n'en reste pas moins que l'époque de l'épanouissement du roman par lettres, marquant le déplacement du pouvoir vers la bourgeoisie, marque aussi le passage du récit au discours, du masculin au féminin, et que le roman épistolaire y joue son rôle. La lettre est foncièrement pénétrée de «je» énonciatif qui la place du côté du discours, et qui pointe vers l'autobiographie, énoncé encore plus colonisé par le «je» parlant.

A la fin d'*Aline et Valcour*, cette puissance colonisatrice s'avère bien réelle et bien profitable: Aline et sa mère mortes et M. de Blamont évadé. Léonore et son époux entrent en possession des biens de la maison de Blamont. Moyennant leurs stratégies discursives tout autant que l'argent gagné pendant leurs parcours coloniaux, la colonisation de l'espace épistolaire se voit achevée par la prise de son lieu central qu'est le château de Vertfeuille. Sainville et Léonore en «font leur plus agréable séjour».

18. *Ibid.*, IV, p. 23. s

## Pour ne pas conclure

S'il est vrai qu'un problème représente «une situation instable ou dangeureuse exigeant une décision», comme le dit *Robert*, cette lecture d'*Aline et Valcour* pose un problème plutôt qu'elle ne le résout. C'est précisément pour supprimer la coexistence instable des deux champs discursifs, sémantiques et historiques d'*Aline et Valcour* que la critique les sépareit l'un de l'autre. Considérés ensemble, les rapports réciproques entre ces deux champs s'avèrent nombreux et contradictoires. Ils révèlent tantôt un processus continu de transformation, tantôt des conflits meurtriers. Leurs rapports gouvernent la vie des personnages, le plus souvent à leur insu. Si la vérité des expériences personnelles d'Aline et de Valcour, se trouvant au cœur de l'entreprise coloniale de leur époque, leur échappe, il n'en est pas autrement avec Sainville et Léonore. Bien qu'ils aient colonisé Vertfeuille, il est impossible que Vertfeuille n'exerce sur eux sa force de lieu épistolaire: désormais, il n'y aura pas d'espace social qui ne sera touché par l'hétérogénéité de ses propres protagonistes.

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- BARTHES, Roland, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, 1971.  
CARREL, Susan Lee, *Le soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire*, Paris, 1982.  
CHAUNU, Pierre, *La France*, Paris, 1982.  
EAGLETON, Terry, *The Rape of Clarissa*, Minneapolis, 1982.  
FABRE, Jean, *Idées sur le roman*, Paris, 1979.  
GENETTE, Gérard, *Figures II*, Paris, 1969.  
GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, 1972.  
GENETTE, Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, 1983.  
JAMESON, Frederic, «Cognitive Mapping», *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana & Chicago, 1988.  
LE BRUN, Annie, *Soudain un bloc d'abîme, Sade*, Paris, 1986.  
LELY, Gilbert, *Vie du Marquis de Sade*, Paris, 1982.  
VERSINI, Laurent, *Laclos et la tradition*, Paris, 1968.

## EPISTOLARNOST I NARACIJA U ALINE ET VALCOUR

Kritika je dugo razdvajala Sadeov roman *Aline et Valcour* na dva nezavisna dijela. Time je razdvajala i dvije pripovjedne forme romana, pismo i autobiografiju. Ovaj članak ih promatra kao označitelje dviju središnjih diskurzivnih i semantičkih područja toga teksta. Uspostavljajući složene međusobne odnose, te dvije forme predstavljaju heterogene tekstualne i povijesne snage koje uobličuju *Aline et Valcour* i određuju njegovo značenje.